

# L'HÔTÂ



Attention : vous avez devant vous une reproduction partielle de l'ouvrage *L'Hôtâ* N° 20 – 1996

Si vous désirez prendre connaissance de l'intégralité des ses articles, vous avez la possibilité de commander ce numéro auprès du secrétariat : [commandes@aspruj.ch](mailto:commandes@aspruj.ch)

Pour la table des matières complète de ce numéro, consultez notre site internet, rubrique archives

[www.aspruj.ch](http://www.aspruj.ch)

## SOMMAIRE

<b>1976 - 1996: l'ASPRUJ fête ses vingt ans</b>	
par le président . . . . .	3
<b>Vingt HÔTÂ dans votre bibliothèque</b>	
par le comité de rédaction . . . . .	4
<b>L'ASPRUJ vue par un de ses membres</b>	
par Anne-Marie Steullet . . . . .	5
<b>L'ASPRUJ et son credo</b>	
par le comité . . . . .	6
<b>Jeu: connaissez-vous notre association?</b> . . . . .	7
<b>«Au long chanvre!»</b>	
<b>Coup d'œil sur la fête des Brandons dans le Jura</b>	
par Laurence Marti, Aubonne . . . . .	11
<b>La ferme, le sapin et le cheval: l'image identitaire du Jura.</b>	
<b>Approche d'un stéréotype né des représentations artistiques</b>	
par Christine Salvadé, Morges . . . . .	21
<b>A la recherche du vrai pâté des Princes-Evêques</b>	
Par Marie-Paule <b>Gigon</b> , Porrentruy . . . . .	29
<b>Un aspect peu connu de notre patrimoine,</b>	
<b>l'aéronautique dans le Jura</b>	
par Jean-François Nussbaumer, Porrentruy . . . . .	39
<b>La fabrication des sabots à Cornol</b>	
par Clovis Voisard, Courroux	
et Robert Fleuiy, Develier . . . . .	47
<b>Histoires de pierres et de cailloux</b>	
par Pierre Froidevaux, Delémont	
et Bernard Froidevaux, La Chaux-de-Fonds . . . . .	55
<b>La Bosse et ses habitants au cours des siècles:</b>	
<b>enracinement et mobilité</b>	
par Jean-Luc Wermeille, Saignelégier . . . . .	61
<b>Les communautés juives dans le Jura</b>	
par François Kohler, Delémont . . . . .	73

**Couverture:** Moissons en Ajoie vue d'avion. Photo: Jacques Bêlât, grand prix 1996 de l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts.

*L'Hôtâ* est publié par l'Association pour la sauvegarde du patrimoine rural jurassien (ASPRUJ). La revue est remise sans supplément à chaque membre qui s'acquitte de la cotisation.

### Comité de rédaction

Rédacteur responsable: Yves (îgon, Beaupré, 2900 Porreniruy.

Membres: Robert Fleury, employé d'Etat, 2802 Develier.

Maurice Gigon, typographe. 2902 Fontcnais.

Robert Straehl, psychologue, 2740 Moutier.

*La responsabilité des articles incombe aux auteurs.* Prix du numéro: Fr. 25. .

1976-1996

## L'ASPRUJ FÊTE SES VINGT ANS

Il y a douze ans, lorsque je me suis senti attiré par les activités et les objectifs de l'ASPRUJ, je ne pensais pas qu'un jour j'aurais l'honneur de présider son 20<sup>e</sup> anniversaire. Et pourtant voilà qu'il m'appartient de féliciter la jeune fille que j'ai connue autrefois, devenue adulte aujourd'hui. Je la félicite pour son excellent état de santé, pour son honorabilité et sa crédibilité reconnues dans les milieux politiques et culturels; je la félicite pour ses succès et je lui reconnais de nombreux mérites acquis souvent sans éclat, mais combien précieux; je liens à la complimenter pour son assiduité dans l'accomplissement de ses tâches; je la remercie pour son dévouement à la protection du patrimoine rural jurassien.

Je lui souhaite un bon anniversaire et je me réjouis de la retrouver grandie et encore plus forte pour, dans cinq ans, fêter avec elle son 25<sup>e</sup> anniversaire. Je serai alors rentré dans le rang de ses membres.

Tout a commencé le 17 janvier 1976. M. Gilbert Lovis, alors enseignant à Ros-

semaison, réunissait quelques personnes au Restaurant de la Crosse de Bâle à Glovelier pour stopper la frénésie de destruction du patrimoine qui, depuis les années 60, faisait des ravages en Suisse. Des courants d'opinion prétendument progressistes proposaient le rejet des traditions populaires tant dans le domaine de la construction que dans l'exercice des arts, mais aussi dans la pratique traditionnelle des travaux agricoles. A l'époque, personne ou presque, ne contestait la nécessité d'appliquer les techniques nouvelles dans l'art de vivre, de construire et de communiquer, mais moins nombreux ont été ceux qui ont entrepris cette évolution avec douceur en laissant au patrimoine une chance de survivre. Les tâches de l'ASPRUJ consistaient alors, et consistent encore, à les aider et à concilier patrimoine et recyclage du patrimoine, lorsqu'on ne peut plus le conserver.

Le grand mérite de l'ASPRUJ, c'est d'avoir, en 1976, éveillé l'attention de nos populations et de nos autorités sur le patri-

moine, sur son rôle dans les activités culturelles, sur le sens de sa conservation. En cela, l'ASPRUJ a fait découvrir des valeurs ignorées qui se cachent dans notre proche environnement. Les plus curieux ont alors ressenti le besoin de trouver des réponses aux questions fondamentales qui se posent en présence de chaque objet du passé: qui l'a fait? Quand a-t-il été fait? Pourquoi l'avoir fait? Comment l'a-t-on fait? D'où vient la matière? La technique? Nombreux ont été ceux qui ont reconnu le bien-fondé de tels discours; convaincus des thèses énoncées, ils ont créé dans leur village des groupes d'intérêt pour la protection du patrimoine construit, culturel, artisanal, campagnard et forestier. Qu'ils soient tous félicités pour leurs initiatives et remerciés pour leur dévouement. L'ASPRUJ souhaite qu'ils réussissent dans leurs démarches et que tous se retrouvent en 2001 pour fêter le 25<sup>e</sup> anniversaire de leur grande sœur: l'ASPRUJ.

**Le président**

# VINGT HÔTÂ DANS VOTRE BIBLIOTHÈQUE

C'est un vrai plaisir d'avoir à sa disposition sur un rayon de bibliothèque les vingt numéros de L'HÔTÂ et les six numéros spéciaux, parus depuis 1977, ainsi qu'un index couvrant ces publications jusqu'à 1991, soit durant les quinze premières années.

Le premier plaisir est pour les yeux. Il y a d'abord les photos de couvertures choisies, bien sûr, pour leur caractère esthétique, mais surtout dans la perspective d'illustrer notre patrimoine rural au moyen de sujets aussi divers que des fermes, des maisons, un moulin, des outils, des costumes, des chevaux, du mobilier, de la poterie peinte, de la ferronnerie, une meule à charbon, des scènes de la vie campagnarde et même une chouette chevêche. hôte des vergers formant la ceinture verte qui entoure nos villages.

Prenons un exemplaire, feuilletons-le lentement et de nouveau nous serons sous le charme des illustrations d'abord, puis les titres des articles nous attireront irrésistiblement vers la lecture.

En vingt ans, les divers auteurs qui ont publié dans notre revue ont écrit près de deux cents textes. Dans l'Index des N<sup>os</sup> 1 à 15, Marcellin Babey, auteur également du numéro spécial «Vieilles pierres d'Er-guel et des Franebes-Montagnes», cite et commente avec rigueur et objectivité les catégories de sujets traités. L'HÔTÂ, n'étant pas une revue thématique, touche une grande diversité de sujets, mais elle est cependant loin d'avoir exploré tous les domaines de notre patrimoine rural passé et présent. Heureusement, dirons-nous, car ce qui a fait défaut jusqu'à maintenant représente pour les chercheurs et les rédacteurs la matière première de demain. Nous savons qu'elle est abondante et nous en connaissons la valeur. Nous sommes donc certains que les conditions sont réunies pour poursuivre l'écriture et la publication de nombreux HÔTÂ. Ils continueront, comme jusqu'à présent, d'apporter une importante contribution à la connaissance de notre histoire et de nos traditions populaires. Nous éprouverons

ainsi encore la satisfaction de voir certains membres de l'ASPRUJ s'impatienter en nous confiant: «L'HÔTÂ, nous l'attendons!».

Nous devons aussi rendre un hommage particulier au premier rédacteur en chef de L'HÔTÂ, Gilbert Lovis. Il est le fondateur de notre revue. C'est sous sa direction que se réalisèrent de 1977 à 1985, les neuf premiers numéros, ainsi que quatre des cinq numéros spéciaux édités, dont trois ont été rédigés entièrement par lui-même.

Les responsables de notre brochure qui prirent la relève, Georges Schindelholz en 1986 et Yves Gigon en 1991, trouvèrent une publication bien établie, avec ses règles, son style, son aspect, maintenant fidèlement son orientation, ses convictions ainsi que ses prises de positions avec, pour seul objectif, la connaissance et la conservation de notre patrimoine rural jurassien.

**Le comité de rédaction**

# L'ASPRUJ VUE PAR UN DE SES MEMBRES

Pendant l'époque d'effervescence qui précéda l'entrée en souveraineté de la République et Canton du Jura, des femmes et des hommes soucieux de la conservation des biens que le passé campagnard léguait à leurs contemporains et à la postérité, fondèrent en 1976 l'Association pour la sauvegarde du patrimoine rural jurassien, connue sous le sigle ASPRUJ.

Toutes sortes de signes, ou plutôt des signaux d'alarme, mirent en route ces nouveaux croisés qui ne voulaient pas se résoudre à laisser partir en lambeaux un patrimoine humble et magnifique. L'œuvre de l'ASPRUJ s'amorça, s'amplifia, devint indispensable, toujours portée par ses membres, tous fervents défenseurs bénévoles de leur cause.

L'action de sauvegarde passe par le travail du comité dûment informé par le président qui repère dans le Journal officiel telle ou telle bâtisse sujette à la démolition ou à la transformation. Voici alors le président en mission de reconnaissance

avec la secrétaire, ils arpentent le pays, notent et observent afin de rendre compte fidèlement. Après l'information, on passera, si décision est prise, aux démarches longues et parfois tortueuses afin de prévenir les dégâts ou les destructions.

La sauvegarde, ce sont aussi les assemblées générales, joyeuses retrouvailles et occasions de renseigner, de prendre position; ce sont les sorties de l'Association et les visites de sites, la publication de cartes illustrées et de la revue annuelle, L'HÔTÂ. L'action, ce fut encore l'installation du Musée rural aux Genevez avec la collecte d'objets anciens.

Le travail de l'ASPRUJ - ses membres le savent - n'est pas toujours bien compris en cette fin de siècle vouée à la rentabilité, à la rénovation fantaisiste. Menacent alors les critiques, les bouderies ou quelque procès. «Et vos membres ne désertent pas le bateau?» interroge un sérieux cartésien, qui pense parler à d'éternels nostalgiques du passé (révolu par définition). Eh bien non, répond le Comité, au contraire aux Bois deux résistants

sont devenus membres.

D'emblée l'ASPRUJ s'est fixée un rôle multiple qui va de l'information à la restauration en passant par la documentation. Elle réalise ainsi un travail sur la mémoire, le savoir-faire et le respect du passé, rejoignant souvent le labeur de l'historien.

Les Jurassiens, presque tous d'origine terrienne, se souviennent de leurs ancêtres paysans ou artisans, bergers ou bûcherons. Pour eux, le patrimoine rural est la maison de l'âme commune façonnée par le temps étroitement mêlé à la convivialité. C'est là un étrange mystère qui lie les générations, qui se manifeste par des coutumes dont nous aimons retrouver le sens. Ou le perpétuer. Ou retenir et lire dans la pierre et le bois le visage du vieux pays, le vrai.

Car s'agissant de notre HÔTÂ et de nos feux, des souvenirs, des objets, des paysages, des histoires et des images dont nous sommes pétris, jamais nous ne serons iconoclastes.

**Anne-Marie Steullet**

# L'ASPRUJ ET SON CREDO

Pour faire opposition à des projets de construction, de démolition ou de transformation, il faut de solides raisons, il faut avoir une doctrine et se référer à des règles; lorsque ces règles sont transgressées, l'opposition prend tout son sens. Voici notre credo:

1. Nous ne sommes jamais contre un projet; s'il y a un projet, c'est qu'il y a un besoin.
2. Nous sommes opposés à toute forme de médiocrité.
3. Nous estimons que chaque requête en autorisation de construire est chez nous, dans le Jura, un cas d'espèce, parée que chaque région a ses propres caractéristiques. Ajoie - Vallée de Delémont - Clos-du-Doubs - Franches-Montagnes - Jura-Sud- Vallée de la Birse.
4. Dans les villages, l'architecture traditionnelle doit en général être conservée; pour éviter des ruptures, il faut maintenir l'unité dans la diversité.
5. L'architecte doit créer une œuvre qui est en harmonie avec son environnement.
6. Nous ne sommes pas opposés à l'évidement des bâtiments anciens; nous souscrivons à «l'empaillage» à condition que l'opération n'engendre pas une mutilation de l'apparence extérieure. Les toitures, particulièrement sensibles, seront traitées avec un soin attentif.
7. Pour chaque construction, nous demandons une réflexion individualisée qui fait appel aux sciences humaines et techniques et tient compte des caractéristiques du site concerné.
8. Il est souhaitable que l'architecture exprime la culture du lieu et non pas celle d'une culture d'emprunt.
9. L'architecture est un art multidimensionnel qui se crée, se recrée, se façonne, afin d'arriver un jour à sa perfection; cette perfection est atteinte lorsque le site est compris dans l'œuvre.
10. Le plus regrettable n'est pas la disparition de l'objet patrimonial comme tel, mais son remplacement par un objet de substitution qui en gomme les vertus, sans chercher à les dépasser. Nous rejetons la médiocrité de l'objet de remplacement que certains justifient par des réflexions sans liaison avec le problème local. 11 manque trop souvent l'effort de la recherche.

**Le Comité**

# CONNAISSEZ-VOUS NOTRE ASSOCIATION?

Pour chaque question, vous avez deux réponses: une juste et une fausse. Choisissez, vérifiez, puis passez à la question suivante.

- 1 L'ASPRUJ est une association privée, reconnue d'utilité publique. Elle résulte:  
— d'un clan populaire solution au N° 11  
— d'une décision du Gouvernement solution au N° 17
- 2 Vous n'étiez pas loin, mais ce n'est pas ça. Si vous êtes intéressé, nous vendons des cartes du peintre Aragon. Passez à la question 7.
- 3 Eh non! 1978 c'est l'entrée en souveraineté de l'Etat jurassien devenu le 23<sup>e</sup> canton. On continue à la question 10.
- 4 Question plus difficile: combien de projets de construction mis à l'enquête publique notre Comité examine-t-il en moyenne par année?  
— 60 solution au N° 9  
— 35 solution au N° 23
- 5 Pas de chance! Ce fut un long et dur combat; nous l'avons perdu. La boulangerie a été démolie; le site est défiguré, il a perdu son unité. Reprenez courage, allez à la question 4.
- 6 Bravo! Soit vous avez fait la course avec nous et en gardez un bon souvenir, soit notre invitation à visiter La Chaux-de-Fonds vous a fait «tilt». Question suivante: la 21.
- 7 Nous avons d'autres cordes à notre arc et éditons chaque année une brochure de 84 pages  
— L'HÔTÂ solution au N° 13  
— Jurassica solution au N° 20
- 8 Félicitations. Cette Fondation a été créée le 30 juin 1977. Elle a reçu la ferme Pierre Voirol des Genevez; elle l'a restaurée et y a installé le Musée rural jurassien. Passons à la dernière question 25.
- 9 Hélas non! A notre grand regret, nous ne pouvons voir qu'une petite partie des projets mis à l'enquête; nous nous concentrons sur les centres anciens de nos villages. Rendez-vous à la question 18.
- 10 Depuis lors, l'ASPRUJ a sauvé de nombreux bâtiments, dont:  
— la ferme Jaggi à Alle solution au N° 12  
— la boulangerie Jeannottat à Saignelégier solution au N° 5
- 11 Vous avez raison; suite à un appel de M. Gilbert Lovis, la population jurassienne a clairement manifesté sa volonté de sauvegarder le patrimoine rural. La deuxième question sera la 24. (...)

## «AU LONG CHANVRE!»

# COUP D'ŒIL SUR LA FÊTE DES BRANDONS DANS LE JURA

Lorsqu'on évoque aujourd'hui les Brandons dans le Jura, on pense spontanément à la cérémonie d'enterrement du Carnaval, le premier dimanche de Carême, où un mannequin, à l'effigie de Carnaval, est brûlé sur un feu. On a pu voir de telles cérémonies ces dernières années encore, notamment dans certains villages ajoulots, ainsi qu'à Porrentruy ou à Delémont.

Si l'on élargit maintenant l'espace de référence à la Suisse romande, vient alors à l'esprit l'exemple de Payeme ou de Moudon, où les Brandons prennent la forme d'un Carnaval en tout point comparable à ceux du Jura ou du Valais. Dans ce cas, on aura tôt fait de déduire que les Brandons sont en quelque sorte comme le nom protestant du Carnaval.

Subsiste néanmoins un certain trouble tant dans un cas que dans l'autre. Pourquoi un enterrement de Carnaval en plein Carême et pourquoi un même nom, les Brandons, pour deux événements différents?

En fait, une lecture des sources disponibles à ce sujet nous pousse à croire que l'assimilation de cette fête au Carnaval, soit totalement comme dans le canton de Vaud, soit comme dernière étape à la façon jurassienne, n'est le produit que d'une évolution récente. En effet, tout incline à penser que deux fêtes séparées et différentes, autant dans leur sens que dans leur contenu, ont coexisté parfois jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, et que ce n'est que progressivement que les Brandons ont été absorbés par le Carnaval. Ce que nous observons aujourd'hui ne serait donc que le résultat

de la lente transformation d'une fête dont il ne resterait que quelques traits (le feu, la date ou simplement le nom).

Afin d'illustrer ces propos, cet article vous propose un petit retour dans le temps, à la recherche de ce qu'étaient les Brandons dans le Jura dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Il existe plusieurs descriptions de cette fête, en voici une des Brandons de Malleray à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle :

*«Le samedi, veille du jour de la fête, les écoliers avaient congé pour préparer le feu.*

*Quelques-uns, des plus vigoureux et des plus âgés, étaient envoyés dans la forêt voisine où ils coupaient un pin ou un sapin qu'ils emportaient avec toutes ses branches pour l'arborer au haut des Côtes et du Vêlé.*

*Pendant qu'ils étaient occupés à cette besogne, d'autres traînaient des charrettes, allaient, de maison en maison pour demander de la paille, un peu de bois sec, des fagots ou des huches qu'ils suspendaient à l'arbre du château. Garni de tout ce combustible, l'arbre était confié, pendant la nuit, à la vigilance d'une garde chargée d'éloigner les malveillants qui eussent pu s'en emparer ou y mettre le feu.*

*Le dimanche soir, les enfants, armés de flambeaux (en patois, fayas [...]) se rendaient auprès de leur château.*

*A la tombée de la nuit, le village entier se portait vers la masse sombre des ramures couronnées d'un bouquet. Déjà sur les collines de Bévillard et Pontenet,*

*les enfants ont allumé leur feu clair avec son cortège d'étoiles dansantes. Ici, une épaisse fumée tord son panache dans le crépuscule, et des petits se glissent, par une étroite ouverture, auprès de la flamme vive et crépitante, pour embraser leurs fayas. Ils se dispersent par les prés et tournent en cercle l'étoile fumante de leur brandon.*

*Dans le brouhaha des rires et des appels joyeux, des rondes se forment. Petits et grands se tiennent par la main et tous chantent, nouant et dénouant la ronde. [...]*

*Le feu s'affaisse peu à peu et les ombres s'allongent au feu rougeoyant. [...] C'est l'heure de rentrer. Les groupes se forment et regagnent en chantant le village, quittant à regret le brasier qui s'éteint.*

*Maintenant les auberges s'emplissent, l'accordéon s'étire et braie ; la basse bourdonne'».*

Peu de différences sont à noter quant au déroulement général de la fête sur l'ensemble du Jura. Chaque village y a cependant ajouté ses propres spécialités et il vaut la peine de revenir plus en détail sur ses différents aspects.

## Le dimanche des fayas, des fayas ou des bordes

Son nom d'abord. Le terme de Brandons, le seul que l'on connaisse encore actuellement, ne fut pas le terme le plus couramment utilisé dans le Jura. (...)

# LA FERME, LE SAPIN ET LE CHEVAL : L'IMAGE IDENTITAIRE DU JURA. APPROCHE D'UN STÉRÉOTYPE NÉ DES REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES

Si on vous dit «Ferme, sapin, cheval» vous pensez «Jura». Le Jurassien vivant hors de son canton d'origine est sans cesse confronté à cette image réduite et caricaturale de sa région, ancrée dans la pensée collective et véhiculée aujourd'hui encore par les cartes postales et dépliants touristiques. Paraphrasant le Genevois Rodolphe Toepffer, il pourrait dénoncer «ce Jura enluminé, ce Jura de commerce, le seul néanmoins que Ton connaisse aujourd'hui dans les quatre parties de la Suisse)<sup>1</sup>».

Dans mon mémoire de licence<sup>2</sup>, j'ai tenté de démontrer que l'image réductrice du paysage jurassien - en fait franc-montagnard - était en grande partie issue des représentations artistiques de la région, que les peintres (provenant en majorité de l'extérieur du Jura) ont brossé dès la fin du siècle dernier. Et que l'image très populaire du Jura géographique a servi de promotion aux bureaux touristiques dès qu'il a fallu, à la création du canton du Jura, donner une image immédiate de la région pour mieux la vendre.

Voici quelques extraits de ce travail universitaire, plus précisément l'étude du motif architectural, la ferme, dans l'image stéréotypée du Jura. Quand apparaît-elle dans les œuvres? Quel est le type architectural le plus représenté? Comment devient-elle le symbole du Jura?

## L'apparition de la ferme dans les représentations graphiques

Dans un contexte général, l'émergence des sujets pastoraux jurassiens s'inscrit dans l'engouement artistique pour les paysages ruraux et la vie paysanne durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en Suisse et en France. Les peintres du Jura n'échappent pas à l'esprit novateur, né de la réaction au néo-classicisme et au romantisme, prônant un retour à la nature et aux sujets quotidiens dès 1820 en France (Géricault, l'Ecole de Barbizon, Fontainebleau...) Ce d'autant plus que Gustave Courbet, né à Ornans (Doubs) en 1819, a maintes fois pris pour sujet le paysage de la Franche-Comté pour peindre des scènes villageoises et familiales.

Si, dans les Alpes, les peintres descendent des sommets et quittent leurs effets enivrants pour se rapprocher de la plaine et des scènes quotidiennes (Giovanni Segantini, 1858-1899, né en Italie et exilé dans les montagnes engadinoises en est le meilleur exemple), les altistes jurassiens abandonnent peu à peu la route de Baie à Bienne située à la lisière de l'actuel canton du Jura pour diversifier leurs sujets: le Français Achille Schrimmer par exemple (1826-1888) peint plusieurs aquarelles représentant des villages et anciens bâtiments de la région de Porrentruy".

Cependant, le Jura historique est tardivement touché par cette nouvelle sensibilité à l'égard de la nature. Près d'un

demi-siècle sépare «Un Enterrement à Oman s» (Musée d'Orsay, Paris) de Courbet et la première scène pastorale des Franches-Montagnes dont j'ai eu connaissance, reproduite dans *Y<sup>1</sup> Album pittoresque du Jura bernois et neuchâtelois*, publié en 1894. Son auteur, le Chaux-de-Fonnier Edouard Jeanmaire, né en 1847, représente surtout les pâturages du Jura neuchâtelois. Il est le premier à être qualifié de «Peintre du Jura» en 1903<sup>5</sup>. Certaines œuvres, non datées, réunies à l'occasion de mon travail, peuvent avoir été exécutées avant 1900 (Jules Blancpain, Pierre Alin). Mais elles restent des cas isolés avant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, durant laquelle Joseph Beuret-Frantz, littérateur et historien considéré comme l'un des premiers folkloristes jurassiens, popularise l'image de la ferme du terroir.

Ce retard est dû à la situation artistiquement isolée du Jura: la plupart des artistes du paysage jurassien, s'ils ne sont pas autodidactes, suivent leur formation à Baie (Gewerbeschule) ou à La Chaux-de-Fonds (Ecole des arts appliqués d'où sont issus par ailleurs la plupart des horlogers jurassiens), plus rarement à Berne ou Neuchâtel. Max Robert affirme en 1966 que la cité rhénane est le centre artistique du Jura, tout en reconnaissant que «l'influence bâloise n'est pas seule à se manifester»<sup>6</sup>.

Le décalage stylistique enregistré est peut-être dû également à l'absence de peintres de notoriété nationale ou internationale avant les années 30 dans la contrée. (...)

# À LA RECHERCHE DU «VRAI» PÂTÉ DES PRINCES-ÉVÊQUES

## Limite de la recherche

On ne possède<sup>1</sup> pas de vieux livres consacrés à la cuisine régionale. Les plus anciens, des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, sont des ouvrages français ou suisses romands.

*Le trésor des villes et des campagnes on la cuisinière.*, édité en 1862 chez Victor Michel à Porrentruy, ne présente pas de recettes typiquement jurassiennes.

Les archives du château sont muettes au sujet des préparations culinaires. Il n'y a rien sur le sujet à l'Office du patrimoine historique. La Bibliothèque cantonale ne possède que quelques ouvrages récents traitant de gastronomie jurassienne. Les cahiers de recettes d'avant 1850-1880 sont extrêmement rares.

Il fallait donc faire une enquête auprès des vieilles familles de Porrentruy pour essayer de déterminer l'origine et la recette du «vrai» pâté des princes-évêques. Nous avons questionné les personnes susceptibles de posséder une recette transmise directement par leur mère, grand-mère, belle-mère ou tante. Il s'agit des descendants de familles bourgeoises de Porrentruy ou de familles installées en ville depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi nous avons pu récolter plus de vingt recettes originales dont une quinzaine ayant les mêmes caractéristiques. Nous n'avons pas retenu les recettes des pâtés classiques que l'on retrouve partout.

Nous remercions toutes les personnes interrogées qui nous ont aimablement communiqué leur recette, nous ont expliqué la manière de faire de leurs aïeules et leur

façon de procéder actuellement. Elles nous ont aussi raconté des anecdotes et des souvenirs concernant le pâté. Grâce à ces témoignages, il a été possible de définir les spécificités d'un pâté chaud et d'un pâté à la gelée confectionnés traditionnellement par une quinzaine de familles établies à Porrentruy dès le XIX<sup>e</sup> siècle. Nous avons limité notre étude aux pâtés originaux et anciens de Porrentruy. Tous les autres pâtés préparés autrefois en Ajoie et à Delémont mériteraient également une étude. Nous sommes prêts à recueillir les témoignages concernant des recettes familiales d'avant 1930.

## Un secret bien gardé

Le pâté des princes-évêques est un plat bruntrutain célèbre, presque mythique. Sa recette était jalousement gardée depuis plusieurs générations par certaines familles de Porrentruy. Pour le déguster, il fallait être reçu chez les notables qui en possédaient le secret, à l'occasion des kermesses et ventes organisées au profit des œuvres de la paroisse catholique, le commun des mortels voyait apparaître tout un choix de somptueux pâtés. Les initiés prenaient soin de se faire réserver quelques tranches de celui qu'ils préféraient. Les dames essayaient de percer le secret de leurs amies afin de comparer, juger, admirer, critiquer ou essayer d'imiter.



*Le pâté de Porrentruy.*

*(Photo collection G. Vallet)*

## Premières recettes publiées

Pro Jura édite en 1945, *Autour de ta crémaillère*, de Joseph Beuret-Franz, les « N'oies cl propos gastronomiques sur la bonne cuisine du Jura bernois » sont complétés par une cinquantaine de recettes. Un « Pâté de ménage (suivant recette des princes-évêques) » y figure en compagnie de deux recettes de « Pâté de Saint-Martin » tout à fait réalisables.

# AUTRES PÂTÉS ORIGINAUX PRÉPARÉS À PORRENTROY

Au cours de notre enquête nous avons recueilli de nombreuses recettes classiques, que Ton trouve dans les livres de cuisine, mais aussi quelques autres originales et réputées à Porrentruy.

## Le pâté des Sœurs de l'hôpital

Sieur Henriette, cuisinière à l'hôpital jusqu'en 1968, préparait à certaines occasions, un délicieux pâté dont elle gardait la recède secrète. Ce pâté figurait presque chaque année au menu du souper de la direction de l'hôpital sous le nom de «pâte ajoulot». C'est seulement au départ de la sœur-cuisinière qu'il devient, sur les menus, «pâté de ménage des princes-évêques». Il s'agit d'un somptueux pâté de gibier, très élaboré, dont on retrouve la recette dans des livres du siècle passé. Il est plus riche et beaucoup plus compliqué à faire que le pâté de Porrentruy.

## Le pâté de la boulangerie Kauffmann

Durant deux générations ces boulangers ont confectionné un pâté très apprécié de leurs clients. Ce pâte à la gelée ne contient que de la viande de veau et de porc, de première catégorie, coupée en lamelles et marinée dans du vin blanc additionné d'une cuillère de cognac, une de vinaigre et des assaisonnements habi-

tuels. Le pâté est monté sans moule avec de la pâte brisée. La viande est mélangée à un hachis d'oignon et persil.

Une autre Bruntrutaine procède de la même façon mais utilise seulement du vin rouge pour la marinade. Elle remplace le hachis d'oignon et persil par de la truffe.

## Le pâté de M<sup>lle</sup> Michel du Faucon

Ce pâte était fait de veau, de porc et lard en lamelles. La farce se composait de viande hachée et chair à saucisse, mais

aussi d'oignons, poireau et persil étuvés, de pain trempé dans du cognac et de foie de volaille.

On trouve dans cette farce les ingrédients du pâté classique plus une partie de ceux du pâté de Porrentruy. C'est l'exemple d'un met élaboré par une cuisinière Imaginative.

## CONCLUSION

Grâce à la collaboration de nombreuses Bruntrutaines, dépositaires de recettes de famille, nous avons pu relever les (...)



*Pâté de la famille Kauffmann préparé sans moule. (Photo Ph. Kauffmann)*

# UN ASPECT PEU CONNU DE NOTRE PATRIMOINE, L'AÉRONAUTIQUE DANS LE JURA

## Les précurseurs

C'est sur les hautes terres qu'il faut aller chercher les précurseurs, au couvent de Bellelay et au Peuchapatte, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle déjà.

A l'époque, on le sait. Bellelay est réputé pour son couvent et son collège qui accueille des élèves venus d'horizons parfois fort éloignés. On trouve dans le journal du père Grégoire Voirol, en date du 23 mai 1784. la mention d'une expérience qui consiste à faire monter dans les aires un «ballon muni d'un réchaud» en présence de Son Altesse le Prince-Evêque de Bâle J.-S. de Roggenbach et d'une grande foule. Cette démonstration semble avoir suscité une certaine méfiance auprès du noble prélat qui ne veut pas entendre parler d'une seconde tentative en soirée, suite à un violent orage accompagné de grêle qui éclate en fin d'après-midi (!). Notons au passage que les frères Montgolfier ont, moins d'une année avant, réalisé en public la première ascension d'un «globe aérostatique».

Un récit attesté par l'historien Daucourt fait état de la tentative curieuse, mais non datée précisément, d'un habitant du Peuchapatte qui, s'étant fabriqué une paire d'ailerons, réussit à voler sur une certaine distance avant de s'écraser et d'être emporté à demi-mort. Combien sont-ils ces fous volants anonymes qui, dans un fond de grange ou de hangar, ont bricolé de ces «(drôles de machines » 7 La plupart d'entre eux n'auront eu pour récompense que celle

d'avoir caressé un rêve. Ils n'auront le plus souvent connu qu'une éphémère célébrité par les sarcasmes d'un entourage de bien-pensants convaincus que la conquête de l'air n'avait aucun avenir...

## Les pionniers

Alors qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle les Wright, Santos-Dumont et autres Blériot étonnent les foules par les exploits des premières machines volantes, deux Juras siens font la une en Suisse. En 1908 tout d'abord, c'est au Tavannois Henri Cobioli qu'il appartient de faire à Thounne une démonstration de vol sur un appareil rudimentaire construit à Moutier et qui lui vaut le titre de premier aviateur-construc teur suisse. Le 5 mars 1913, c'est au tour du Neuvevillois Charles Favre d'être acclamé par les Bernois qui le voient atterrir aux abords de la capitale sur son monoplan Hanriot, douze minutes après avoir décollé des rives du lac de Biene.

Les aéroplanes ont à peine effectué leurs premiers sauts de puce que Ton explore déjà un autre principe de propulsion motorisée en l'air, celui de la voilure tournante appliquée de nos jours à l'hélicoptère. Frossard et Guinans, vraisemblablement au courant des recherches menées dans le même sens par les frères Bréguet en France, construisirent l'«Aviateur». L'engin se compose d'une vaste roue rotor) extérieure de 15 mètres de diamètre et d'une autre, intérieure de 12 mètres, dont la rotation et l'incidence des aubes sont inver-



*Dimanche 17 juillet 1906, ascension du ballon «Jura» piloté par l'aéronaute imérien Louis Kaiser. Parti de Saini-lmier à 16 h 20. ! 'aérostat u atterri près de Derendingen (SO). à 17 heures.*

sées. Le tout repose sur un axe vertical et est actionné par quatre moteurs développant 30 CV. A l'occasion du premier essai mené à Porrentruy, l'étrange carrousel s'élève de quelques mètres et s'écrase au sol. Curieuse coïncidence tout de même, c'est à peu de distance d'ici, sur

# LA FABRICATION DES SABOTS À CORNOL, UN ARTISANAT D'UN AUTRE TEMPS

Quelques pas dans l'atelier suffisent pour se retrouver comme plongé dans le passé. A Cornol, au bord de la route principale, André Gagnat perpétue le travail artisanal de sabotier. Jour après jour, il fait d'une bille de bois une chaussure rustique, mettant en pratique des gestes d'une autre époque. Il est des passions plus fortes que le modernisme ou la froide rationalité économique. A l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, le sabotier de Cornol en est la preuve vivante.

Agé de 55 ans, André Gagnat a appris le métier sur le tas, aucune formation n'étant dispensée dans ce domaine en Suisse. Tout comme ses cinq frères, il a travaillé dans l'atelier familial dès son plus jeune âge, d'abord en accomplissant des tâches simples sortir la sciure ou porter le bois par exemple - puis, peu à peu, en réalisant l'une ou l'autre des étapes conduisant au produit fini. Il a su fabriquer entièrement un sabot avant même d'avoir quitté l'école. Ce qui était alors une corvée est devenu, avec les années, un véritable violon d'Ingres, avoue aujourd'hui le sabotier de Cornol en reconnaissant tout de même que c'est dès son plus jeune âge qu'il a su que la confection des sabots allait devenir la passion de sa vie. Lorsqu'il explique cela, on sent présente en lui la flamme qui donne naissance aux plus belles choses.

André Gagnat n'a jamais cessé de fabriquer des sabots, même après avoir entrepris l'exploitation de son propre domaine agricole, une fois marié. La saboterie lui procurait une activité accessoire jusqu'à

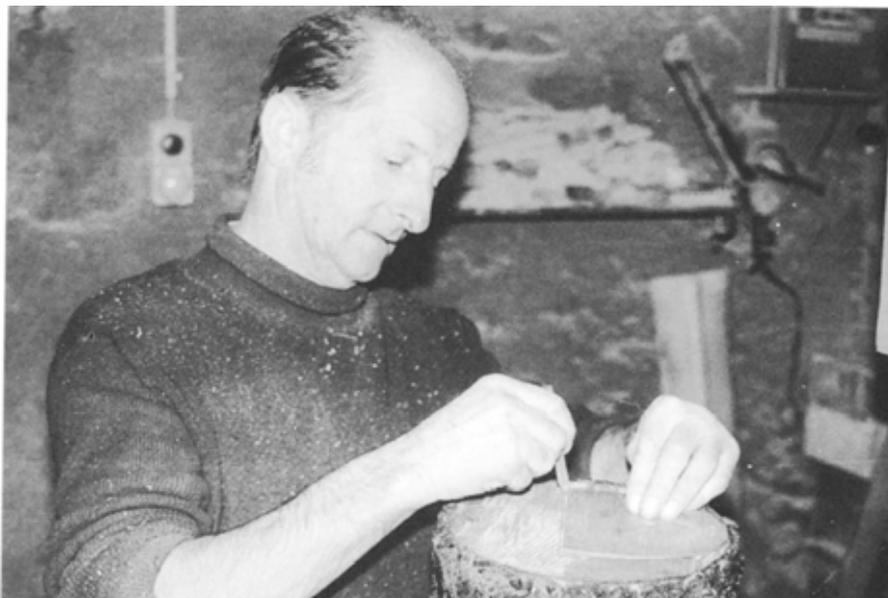
ce qu'il décide, en 1994, de céder sa tenue pour se consacrer exclusivement à son travail artisanal.

## Des machines qui semblent inusables

Aujourd'hui, comme lors de leur installation en 1929, les machines d'André Gagnat sont entraînées par un système de courroies en prise sur des poulies solidaires d'un arbre fixé au plafond. Bâties

en fonte, elles poursuivent inlassablement leur tâche, insouciantes de l'écoulement des années. Tout juste nécessitent-elles un léger entretien et, périodiquement, quelques menus ajustages pour éliminer le jeu qu'elles prennent, unique signe d'une utilisation intensive.

Seule concession au modernisme, la vieille scie à ruban a été remplacée par une machine récente. Sans aucun dispositif de sécurité, l'ancienne était trop dangereuse. Bile n'est pas perdue pour autant : André Gagnat entend la remettre en (...)



*André Gagnat rapporte les gabarits sur une bille encore à l'état brut. La première opération.*

# SABOTIERS D'AUTREFOIS

Soulier du pauvre, le sabot remonte à des origines et des temps mal définis. La littérature consacrée à l'artisanat ancien décrit en détail le métier de sabotier et son évolution au cours des siècles. Une évolution qui n'a que peu varié durant plusieurs générations, lesquelles ont travaillé avec un outillage certes adapté au travail du sabotier, mais tout à fait rudimentaire.

En France notamment, il est primitivement fabriqué au cœur même des forêts puis, le sabot est façonné dans les ateliers artisanaux, installés sur les lieux d'habitation. Son cheminement a peut-être suivi le même itinéraire dans le Jura, pays de forêts profondes d'où il était souvent difficile d'extraire le bois (les charbonniers ne pratiquaient pas autrement).

Le déclin du métier de sabotier s'amorça avec la mécanisation et l'apparition de saboteries industrielles à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il disparut pratiquement en totalité après la Deuxième Guerre mondiale.

La survivance de la saboterie de Cornol doit dès lors être considérée comme un phénomène particulièrement intéressant.

Il l'est d'autant plus que la littérature consacrée à cet artisanat dans notre région est pratiquement inexistante hormis celle consacrée précisément au cas particulier de la famille Gaignat à Cornol.

Le recensement organisé en 1770 dans l'Evêché de Bâle ne fait pas mention du métier de sabotier. Il en est de même des recensements fédéraux de la fin des années 1800 et du début des années 1900 qui confondent, sans les distinguer, les métiers de la chaussure. Selon M. François Noir-Jean, historien à l'Office du patrimoine, il ne serait possible de dresser un état du nombre des sabotiers pratiquant leur métier dans le Jura à une époque déterminée qu'en ayant recours à une grande masse d'archives provenant soit des préfectures, soit des communes. Il faudrait dépouiller systématiquement cette documentation et l'Indicateur commercial, industriel et agricole (édition concernant le Jura bernois). Pour sa part, l'historien André Bandelier recense neuf sabotiers dans le district de Porrentruy à des dates différentes au début du siècle passé (thèse de 1980, Porrection - Sous-préfecture du Haut-Rhin).

De son côté, l'iconographie révèle une forte expansion du sabot au temps de la Révolution française.

Consultés, certains documents provenant des Archives de l'Ancien Evêché de Bâle révèlent la présence de quatre sabotiers dans le Pays de Porrentruy sous le Régime français (Registre des patentes - cote M.T.555). Sont au bénéfice d'une patente en l'An 8 et 9 (1800 et 1801) Gelin Léger à Boncourt, Chavanne François à Cœuve, Boile Ignace à Courchavon et Alexis Froidevaux à Porrentruy. Y figurent également Joseph-Etienne et

Marie Giard de la commune de «Löwenbourg», aujourd'hui commune de Pleigne (Réquisition - cote M.T.1181).

Nous avons par ailleurs trouvé mention de la présence d'un sabotier à Develier (1860) et Fahy (vers 1850). On observe également la présence de deux sabotiers à Buix durant la première moitié de ce siècle et d'un sabotier à Cornol à partir de 1929.

En l'An 2 (1793) de la Révolution française, l'administrateur du Directoire du district de Delémont édicté un acte de «Réquisition de souliers et sabots pour l'équipement de la troupe» (cote M.T. 1181).

Delémont et d'autres municipalités sont sommées de fournir le bois nécessaire aux sabotiers pour la fabrication des sabots destinés à l'Armée du Rhin! On parle alors de sabotiers en réquisition au Service de la Nation.

En l'An 3 (1794), l'Administration du Bureau de Guerre à Delémont atteste avoir reçu du magasinier Alexis Beley, 933 paires de sabots pour équiper les «Défenseurs de la Patrie». La même année, un document (reçu) atteste que 2137 paires de sabots sont remis par le magasinier à l'administration qui lui en fournit décharge (pour le Conseil du Bureau de Guerre - signé: Bennot). (...)

# HISTOIRES DE PIERRES ET DE CAILLOUX

La pierre ! Voilà bien un matériau que chacun connaît et qui a trouvé son utilité dans la construction depuis que l'homme a su l'extraire et le tailler. Les Grecs, les Egyptiens ne craignaient pas l'assemblage d'énormes blocs de pierre, alors qu'en Europe on a généralement préféré le moellon de moyenne ou de petite dimension. Chez nous, dans le Jura, la pierre c'est le calcaire qui se délite facilement par couches de stratification. Nos pères en ont fait les murs de leurs maisons, des dallages de cuisine, des puits, des murs de clôtures, des cadres de portes et de fenêtres. Voilà pour la pierre.

Mais qu'en est-il du caillou ? Y avez-vous songé ? Dans son sol, le Jura n'a pas de cailloux ; il existe bien la groise et quelques dépôts de gravier dans les vallées, mais ils sont insignifiants par rapport aux tonnes de galets, de gravier poli, de sable et de limon que produisent depuis toujours les glaciers, les torrents et les rivières des Alpes. Pour avoir des cailloux et du gravier, le Jurassien doit casser en petits morceaux la pierre qu'il a d'abord extraite d'une carrière.

Voici, racontée par Bernard Froidevaux, l'histoire d'un casseur de cailloux, connu sous le nom de «Bilat des crosses».

## «Bilat des crosses»

Ce nom fleure bon la vieille France, pourtant l'intéressé aurait ouvert de grands yeux et souri finement à une telle évoca-

tion. Bilat est un nom de famille fort répandu aux Franches-Montagnes, et les «crosses» en question sont de simples béquilles à l'ancienne, en bois avec appui sous les bras. Nous avons donc aux Emibois, vers 1930, un personnage singulier dont Tunique jambe était artificielle. Personne ne savait son prénom, le surnom familier donné par tout le monde suffisait à en faire un homme hors du commun.

Tout jeune enfant, «Bilat des crosses» me fascinait. Je n'étais pas le seul, avec d'autres galopins, nous imitions parfois, en toute innocence, sa démarche pendulaire, un échelas sous chaque bras.

«Bilat des crosses» était casseur de pierres sur la route des Breuleux aux Emibois. Qu'il pleuve, qu'il vente, sous le lourd soleil de juillet, il était là sur son tas de pierres... tac... tac... tac... pendant des jours, des mois, des années. Une lourde capote militaire d'autrefois le protégeait du froid dans la saison avancée, une chemise épaisse de coton à grands carreaux rouges sur laquelle se croisaient de solides bretelles «Hercule» lui donnait l'été un air de débardeur au repos. Et toujours ses larges culottes de mi-laine au fond doublé et n'ayant qu'une seule jambe.

Casser des cailloux est tout un art, il faut bien connaître la pierre, voir les veines, taper juste avec le bon outil. Il avait là, posée sur un sac de jute, toute une panoplie de marteaux, l'un pointu, l'autre arrondi, un autre encore en forme de boule, une massette bien lourde. Périodiquement le las de cailloux était soigneusement nive-

lé. Un fonctionnaire venait «cuber» et payer à la tâche. Quel salaire ?

Le sentier de mon école passait près de là ; un rude raidillon que je grimpais quatre à quatre me faisait déboucher d'un trait à la vue de notre homme qui, assis sur son sac de jute plié en quatre, semblait tout d'un bloc. Sans doute las, me voyant il suspendait son travail, me regardait d'un air que je ne comprenais pas, tirait sa topette de «goutte» dépassant toujours d'un tiers d'une poche de son habit, cousue sans doute pour cet usage. Il buvait lentement une ample rasade, essuyait d'un revers de main sa moustache poivre et sel. Ce cérémonial achevé, un bon sourire illuminait ses traits burinés, nous échangeions quelques propos sur le temps, sur l'école et la maîtresse, sur la saison qui se faisait ou ne se faisait pas. Un silence, il reprenait son marteau et tac... tac... tac... Je le regardais un peu triste sans raison, il y avait comme la nostalgie des heures qui s'égrènent dans un songe sans fin. Alors sans mot dire je le quittais sachant que dans quelques minutes la chaude atmosphère du foyer dissiperait cette langueur naissante. Un très gros bol de thé à la cannelle, très sucré et très chaud, et un quignon de pain délicieux tiré d'une miché de six livres plus ou moins rassise satisfaisait mon appétit de jeune loup, et redonnait vigueur.

Et puis un jour «Bilat des crosses» est venu en pension chez nous, sans doute sentait-il sa santé décliner. De plus en plus ses béquilles devenaient incertaines, les horaires irréguliers, les repas (...)

# LA BOSSE ET SES HABITANTS AU COURS DES SIÈCLES : ENRACINEMENT ET MOBILITÉ

Marcel Berthold concluait son article sur l'inventaire des maisons rurales du canton du Jura (L'Hôtâ N° 17/1993) en rappelant la «dimension humaine étroite - ment liée aux personnes qui habitent une maison et qui disparaît avec elles». Etant co-auteur d'une étude généalogique sur la famille Froidevaux originaire du Bémont<sup>1</sup>, il m'a semblé intéressant de vous dire quelques mots au sujet de ceux qui ont habité les maisons de La Bosse<sup>2</sup>.

## Les maisons

Divers documents<sup>3</sup> nous permettent d'évaluer le nombre de maisons qui se dressaient à La Bosse à différentes époques. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il devait y avoir 18 ou 19 maisons au hameau. Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, le nombre des fermes est relativement stable fluctuant entre 19 et 24 maisons.<sup>4</sup>

On constate un essor de la construction dans les années 1840-1850. Les linteaux de quatre fermes encore existantes (numéros 4, 5, 6 et 11, voir plan de La Bosse) mentionnent des dates entre 1842 et 1858. D'autres habitations semblent avoir été bâties ou reconstruites à cette époque qui est à mettre en relation avec le développement de l'horlogerie au hameau. Toutefois, dans un second temps, la fin du travail à domicile dans l'horlogerie contraignit les paysans-horlogers de La Bosse à émigrer vers les centres. Le phénomène fut identique dans tous les hameaux franc-montagnards où ne put se créer ou se maintenir un comptoir d'horlogerie. Cet

exode rural signifia également l'arrêt de la construction d'habitations à La Bosse. Si aujourd'hui le hameau semble avoir conservé son cachet, c'est parce que depuis 140 ans plus aucune ferme n'y a été construite. Toutefois, durant cette même période, on peut constater la disparition de huit maisons rurales. En effet, en 1854, il y avait 23 maisons à La Bosse. Il n'y en a plus que 15 aujourd'hui. Voici, chronologiquement, comment se répartissent ces disparitions. La maison numéro 20 disparut entre 1854 et 1865, les numéros 22/23 et 19 vers 1875-1880 et le numéro 2 vers la fin du siècle. Vers 1929-1930, époque des «assainissements» financiers, on démolit les maisons 3 et 12 alors que le numéro 1 disparaissait dans un incendie vers 1934. La ferme de La Fin (N° 27) subit le même sort vers 1960.

Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses fermes devinrent des résidences secondaires, permettant de conserver un patrimoine architectural que, dans la première moitié du siècle encore, on laissait tomber en mines. La Bosse où autrefois à chaque maison étaient rattachées quelques terres, ne compte plus aujourd'hui que sept exploitations agricoles.

## Les habitants

### Population

Les données me manquent. Toutefois, il semblerait qu'après les calamités de la Guerre de Trente Ans, la population de La Bosse ait augmenté gentiment mais de

manière relativement constante. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les divers recensements (1770, 1792, 1797) nous apprennent que La Bosse comptait environ 100 habitants répartis dans 19 maisons. Sur un recensement de 1876, je compte à La Bosse 142 habitants et 30 ménages. Il s'agit probablement d'un sommet. En 1888, il n'y a plus au hameau que 102 habitants et 26 ménages. La commune du Bémont avec 598 habitants dont 447 bourgeois - soit les trois-quarts - apparaît peu ouverte aux nouveaux arrivants.<sup>5</sup> Il faut dire qu'elle ne comptait pratiquement pas d'industrie, mis à part le travail à domicile de l'horlogerie et qu'elle avait vu sa population diminuer de 120 personnes depuis 1870,

On peut parler d'un «exode rural» à cette époque. L'essor de l'horlogerie à partir de 1830 avait momentanément permis à plusieurs enfants d'une même famille de rester au hameau, puisque le paysan-horloger ne devait plus nécessairement disposer d'un grand domaine. Toutefois, dès les premières crises, les horlogers seront contraints à partir. Un exemple marquant: les sept enfants de Louis François Jean Baptiste Froidevaux (Bati), mariés entre 1840 et 1872, restèrent tous à La Bosse. Toutefois, dès les années 1870, eux et leurs enfants quittèrent peu à peu La Bosse.<sup>6</sup>

En 1996, La Bosse compte quatre à cinq fois moins d'habitants qu'en 1876. Cinq maisons sont habitées par des Beuret et deux par des Froidevaux. Les huit maisons restantes se répartissent entre habitants permanents et résidents (...)

# LES COMMUNAUTÉS JUIVES DANS LE JURA (XIX<sup>E</sup>-XX<sup>E</sup> SIÈCLES)

En septembre 1917, la mairie de Delémont faisait paraître l'avis suivant dans *Le Pays* et *Le Démocrate*: «Pour cause de fête Israélite, la foire de Porrentruy aura lieu le 24 et celle de Delémont le 25 septembre prochain.»

Ce renvoi des deux foires jurassiennes à la quatrième semaine du mois était-il une marque de respect à l'égard d'une minorité religieuse? Ou signifiait-il que la présence des marchands juifs était jugée si nécessaire à la bonne marche des affaires qu'un changement de date s'imposait lorsque la foire tombait sur une tête religieuse hébraïque? On verra que cette dernière interprétation est la bonne.

La synagogue de Delémont, désaffectée mais encore debout, indique que la présence juive dans le Jura ne s'est pas limitée à la participation aux foires mensuelles. L'édification d'un lieu de culte témoigne de l'implantation durable d'une communauté d'une certaine importance. Que sait-on d'elle?

Bien que la présence juive dans l'ancien Evêché de Baie remonte au Moyen Age<sup>1</sup>, l'histoire des communautés israélites jurassiennes commence véritablement dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et semble devoir s'achever avec la fin du XX<sup>e</sup> siècle. On trouve quelques informations à leur sujet dans divers ouvrages consacrés à l'histoire des Juifs en Suisse<sup>2</sup>. Mais il n'existe aucune étude d'ensemble. Cet article n'a pas la prétention de com-

bler cette lacune, mais il constitue le premier essai d'une approche globale. Approche globale, mais non exhaustive, car nous n'avons pas abordé l'organisation interne des communautés israélites jurassiennes, ni la vie quotidienne et religieuse des familles qui les composent.

L'implantation juive dans le Jura est le résultat d'une immigration étrangère, essentiellement d'origine alsacienne. Après avoir rappelé les conditions d'établissement fixées par la Confédération et le canton de Berne, nous dressons un tableau statistique de la minorité juive, puis nous essayons de définir son statut socio-économique à travers les professions exercées par les nouveaux venus et leurs descendants.

Nous examinons ensuite les rapports entre la communauté israélite et la population autochtone chrétienne à travers l'attitude des autorités locales et de la presse à l'égard de l'établissement des Juifs et de leurs activités. L'antisémitisme, qui semble imprégner fortement les mentalités, n'empêche pas, même si elle la freine, l'intégration sociale des Juifs, comme le montrent la naturalisation de plusieurs familles et l'accès de Juifs à des charges publiques. Notre étude s'achève avec une brève présentation des quatre communautés israélites qui se sont constituées sur le territoire de l'ancien Evêché de Baie au XIX<sup>e</sup> siècle: Bienne, Saint-Imier, Porrentruy et Delémont.

## Le statut des Juifs: de la discrimination à l'émancipation

Jusqu'à la révision de la Constitution fédérale de 1848, les cantons conservèrent une assez large autonomie dans la manière de traiter les Juifs établis sur leur territoire. Ainsi dans le canton de Neuchâtel, « pendant la majeure partie du XIX<sup>e</sup> siècle, les Juifs, pour la plupart des étrangers, sont confrontés à une série de mesures discriminatoires »<sup>1</sup>. En revanche, Vaud adopta une attitude plus ouverte, laquelle favorisa le développement d'une importante communauté juive à Avenches à partir de 1830<sup>4</sup>.

La réunion de l'ancien Evêché de Baie à la Confédération suisse et au canton de Berne en 1815 n'a pas modifié sensiblement la situation du petit nombre de Juifs établis dans le Jura, étant donné que le 16 mars 1818, la Ville et République de Berne avait prorogé le décret napoléonien du 17 mars 1808 restreignant la liberté commerciale des Juifs. Ses dispositions devaient «y être observées jusqu'au moment où il sera remplacé dans les bailliages du Jura par un règlement général de police sur les Juifs». RI les furent supprimées par l'ordonnance du 19 janvier 1824 appliquant dans le Jura l'«ordonnance de police contre les Juifs» du 17 avril 1809 en vigueur dans l'Ancien Canton<sup>5</sup>. Les activités des Juifs étaient soumises à un contrôle très strict, (...)